Au-delà des stéréotypes liés aux beaux-parents, quels sont les enjeux à l'œuvre pour le couple? Entre solidarités utiles et déloyautés nécessaires, quelle distance mettre en place par rapport aux familles d'origine? Une conférence de Nicole Prieur.[1]

LE COUPLE ET SES BELLES-FAMILLES

Devine qui vient déjeuner dimanche ?

Devine qui vient déjeuner dimanche? Quelle question importante dans la vie d'un couple! Elle peut rendre indigeste le plus délicieux repas dominical.
Question qui se pose tant qu'on est belle-fille ou gendre, mais qui curieusement semble ne jamais avoir existé lorsque l'on devient belle-mère, beau-père!

FAIRE DU MÉNAGE POUR PARVENIR À FAIRE BON MÉNAGE

Le problème avec les belles-familles, c'est qu'elles ne se contentent pas d'être présentes lors d'un dîner ou d'un déjeuner, elles occupent une place fantasmatique *« énorme »*, avec des conséquences inconscientes puissantes. Chaque partenaire continue à porter, on pourrait dire *« importe »* dans son couple, surtout en ses débuts, le goût amer des déceptions, des souffrances, des frustrations de l'enfance et cela laisse des traces psychiques bien plus lourdes et plus problématiques que la seule présence physique de la belle-famille.
Cette présence psychique est le témoin d'un passé inachevé, mal *« rangé »*, pas suffisamment *« passé »* ; elle risque de faire écran dans le couple, elle peut entraver la construction du sentiment d'appartenance à cette nouvelle entité qu'est le couple, et ruiner les relations car les attentes réciproques des deux partenaires sont biaisées.
Le risque est grand de demander au partenaire de venir réparer, compenser, combler ce que l'on n'a pas reçu de sa famille d'origine, ou même, ce qui n'est pas plus aisé, de poursuivre à l'identique, de répliquer le modèle de couple parental ou la relation merveilleuse, et sans doute idéalisée, que l'on a eue avec son père ou sa mère, survivance d'un Œdipe mal résolu.
Œdipe quand tu nous tiens!
Bref, la belle-famille s'invite psychiquement et avance *incognito*, dissimulée, ce qui la rend encore plus envahissante.

† Nicole Prieur

Pas de doute, pour faire bon ménage, il va falloir faire du ménage.
Première difficulté, le couple n'a pas toujours conscience de la présence de ces figures de l'ombre, d'autant que des fantômes peuvent aussi œuvrer, c'est-à-dire des figures que l'on n'a peut-être même pas connues mais dont le mythe, la mémoire sont véhiculés par l'inconscient familial à travers les prénoms, les ressemblances, les projections.
Seconde difficulté, les deux

[1] Auteur de *« Petits règlements de comptes en famille. Dons, dettes et loyautés »* et de *« La famille, l'argent, l'amour »*, parus chez Albin-Michel

partenaires n'auront pas toujours le même sentiment, la même position par rapport à la distance à mettre en place, physique et psychique, n'auront pas les mêmes besoins de présence d'une mère, d'un père.
Chacun voudra que l'autre coupe le cordon, mais sans être tout à fait prêt à le faire pour soi-même.
Troisième difficulté, et non des moindres, les belles-mères, les beaux-pères ont souvent la fâcheuse habitude de se rendre indispensables, d'être serviables, utiles, si touchants avec leurs bons sentiments ! Mais en même temps si encombrants ! Beaux-pères et belles-mères savent si bien entretenir les loyautés. Ils sont eux-mêmes de leur côté si peu enclins et peu prêts à perdre le contact, voire le contrôle sur leur tendre enfant, de 35, 40, 45 ans.
En réalité, pour que le couple puisse se constituer en tant que tel, en tant qu'unité séparée, différenciée suffisamment des familles d'origine, c'est tout un cheminement, le résultat de tout un processus. C'est en cherchant sa distance, par le fait même d'en parler, d'en mesurer l'importance et de mettre en œuvre petit à petit cette différenciation que le couple confortera son lien et son intimité. Cela ne peut se faire que par tâtonnements, essais et erreurs, ajustements progressifs, renoncements réciproques. Il faut à la fois une bonne dose de confiance réciproque et d'engagement pour y parvenir et en même temps c'est à travers ce travail d'ajustement que la confiance, l'histoire du couple, son engagement vers un avenir, sa croyance en un futur possible et souhaitable se forgeront. C'est un mouvement synergique qui petit à petit permettra au couple de transformer non seulement sa distance psychique mais aussi ses loyautés. Car c'est avant tout de cela qu'il s'agit. En fait, faire couple ne concerne pas seulement les deux partenaires, mais s'ordonne aussi par rapport à l'histoire familiale de chacun, à la place, la fonction, aux liens que chaque partenaire a et a eus avec sa famille d'origine et surtout à la manière dont il va parvenir à transformer son rapport à l'histoire, et réguler sa distance.
Ainsi, transformer ses loyautés par rapport à sa famille constitue un des premiers processus constitutifs du couple.

« Cette présence psychique est le témoin d'un passé inachevé, mal "rangé", pas suffisamment "passé" »

TRANSFORMER SES LOYAUTÉS PAR RAPPORT À SA FAMILLE D'ORIGINE

Faire couple, cela complexifie les loyautés de tout un chacun.
Aux loyautés filiales, verticales, viennent se surajouter les loyautés horizontales vis-à-vis de la compagne, du compagnon.
Quand je fais couple, je n'en reste pas moins enfant de mes parents : comment transformer les loyautés premières. Est-ce si facile que cela ?
Que se doit-on mutuellement dans un couple ? De quelles loyautés s'agit-il ? Sont-elles différentes, d'un autre ordre que les loyautés filiales ? Comment se tricotent-elles ?
Évidemment, il ne suffira pas d'apporter une réponse, une fois pour toutes, ce serait trop simple, la question des loyautés va se rejouer tout au long de sa vie, à chaque événement de la vie familiale, naissance d'un enfant, séparation du couple, maladie d'un parent âgé. Elle n'est jamais définitivement réglée. Pas de problème, c'est ainsi que se construit notre conscience éthique, dans ces questionnements incessants.
Le système don-dette-loyauté ne fonctionne pas de la même manière dans les sous-systèmes transgénérationnel ou conjugal. Intéressons-nous, dans un premier temps, aux loyautés filiales, inter-générationnelles.
Comment se tissent les loyautés filiales ?
Entre parents et enfants, tout commence par un don.
Ces dons créent des dettes, qui à leur tour créent des loyautés. Être loyal, c'est répondre aux attentes des parents.
Mais honnêtement, que peut rendre vraiment un enfant, quel que soit son âge ?
Nous sommes dans une véritable disproportion de moyens. Dons et dettes ne pourront jamais s'équilibrer. Ce que reçoit un enfant est tellement incommensurable qu'il ne pourra jamais – quoi qu'il fasse – s'acquitter de sa dette. Le don est tellement profusion qu'il est sans commune mesure avec ce qui pourrait être « *rendu* ».
Dans ce lien, nul ne pourra « *ramener* » les compteurs à zéro. C'est la spécificité absolue du lien parent-enfant. C'est une des lois humaines qui inscrit l'individu inéluctablement dans une relation d'obligations envers les ascendants. On restera toujours peu ou prou débiteur à l'égard des générations passées.
Dans ces échanges, l'éthique passe par un chemin spé- ▶

cifique, on ne rendra pas à ceux qui nous ont donné, mais on donnera à notre tour aux nouvelles générations. L'équilibre s'inscrit dans la possibilité d'engendrer, à notre tour, de l'histoire et de la vie.

Ce qui caractérise les loyautés structurant le lien transgénérationnel, c'est l'asymétrie; dans la balance du « donner », « recevoir », « rendre » telle que M. Mauss l'a définie, nous ne sommes jamais quittes.

Les parents ne cessent de donner à leurs enfants, à des enfants qui ne sont jamais contents de ce qu'ils reçoivent! Ou pour le dire autrement, les parents donnent sans compter à des enfants qui ne cessent de compter ce qu'ils n'ont pas reçu!

Depuis la naissance de leurs enfants jusqu'au-delà de leur propre mort, les parents n'en finissent pas de donner à leurs enfants. Ces mouvements massifs de dons descendants vers les générations nouvelles instituent une asymétrie, unique en son genre et exclusive à la relation parents-enfants. Car ce que les parents reçoivent en retour ne fait pas le poids par rapport à tout ce qu'ils donnent. Cette asymétrie expose, confronte chaque homme, chaque femme à trois questions essentielles, qui l'interpelleront tout au long de sa vie, et qui le constituent comme sujet éthique. *« Qu'ai-je reçu de mes parents? » « De quoi suis-je redevable, envers qui? » « Que transmettre à mon tour, à qui? »*

On mesure à quel point ces questions-là sont permanentes dans la vie d'un couple, comment elles interrogent chaque partenaire, comment elles l'engagent longtemps et encore envers la famille d'origine.

L'éthique, c'est cette interrogation constante sur ce que je dois à l'autre pour le respecter et ce que je me dois à moi-même pour me respecter. Pour

† Depuis la naissance de leurs enfants jusqu'au-delà de leur propre mort, les parents n'en finissent pas de donner à leurs enfants.

E. Levinas: *« L'éthique serait cette dette que je n'ai jamais contractée. »*

Quand on fait couple, toute la question est de savoir que faire de cette dette filiale.

Il faut déjà reconnaître cette dette, afin qu'elle ne nous écrase pas, qu'elle ne nous prenne pas au dépourvu, qu'elle ne nous condamne pas à répéter inlassablement les mêmes symptômes familiaux.

C'est un cheminement que chaque partenaire est appelé à faire: chacun le fera à son rythme, à sa manière.

La reconnaître, pour mieux l'accepter, c'est-à-dire s'accepter comme inexorablement redevable vis-à-vis des générations passées, cela permettra déjà de mieux pouvoir donner aux futures générations, de mieux s'engager dans sa vie de couple.

Accepter d'être en dette, en admettant qu'on ne pourra ni l'effacer ni la liquider, cela permettra de se mobiliser pour le couple et la famille que l'on va constituer, nous permettra d'être présents à notre présent.

Énoncé ainsi, cela semble logique, facile mais en fait cela suppose reconnaître et accepter une certaine déloyauté, car nul ne peut répondre à toutes les attentes parentales.

Il s'agit d'accepter d'être, plus ou moins, le mauvais fils, la mauvaise fille, en tous les cas de renoncer à être reconnu comme le bon enfant de nos parents.

Être déloyal! Le mot est dit, très bien, mais cela suffira-t-il?

Un pas supplémentaire est nécessaire. Il est très souvent nécessaire de trahir, trahir les missions impossibles auxquelles les parents nous assignent inconsciemment. À côté des loyautés visibles, nous sommes tous liés par des loyautés invisibles, qui nous entraînent dans des formes de répétition morbide. Trahir ces

loyautés invisibles remet en mouvement le présent, au lieu de l'immobiliser.

Ainsi une patiente : « *Tu seras mère célibataire comme ta grand-mère, ta mère, et ta tante, ma fille.* ». Être soi suppose la capacité à se libérer des mandats transgénérationnels.

Les loyautés invisibles nous assignent quelquefois à l'échec. Il y a à s'autoriser à « *réussir* », là où nos parents, notre fratrie n'ont pas réussi, s'autoriser à aimer, être aimé, alors même que les autres membres de la famille sont en manque, en souffrance, en échec.

S'accepter comme déloyal, trahir, parfait ! Mais il faut aller encore plus loin. On ne peut pas faire de demi-mesures. Pour que les trahisons nécessaires, vitales, soient réellement libératrices, il faut se libérer de la culpabilité. Oser être un traitre heureux ! Bien sûr, ce n'est pas un chemin facile, on a le sentiment de laisser sur le bord de la

« Ainsi, transformer ses loyautés par rapport à sa famille constitue un des premiers processus constitutifs du couple »

route, d'abandonner à leur triste sort des personnes qu'on aime, qui nous sont chères. Mais se sacrifier à l'aune des échecs familiaux ne sauvera personne. Admettre que l'on ne peut pas sauver ses parents, sa fratrie de leur fragilité, d'eux-mêmes, s'ils n'ont pas décidé de le faire pour eux-mêmes. À un moment donné, il faut pouvoir accepter qu'on ne peut plus faire grand-chose pour la souffrance de notre famille d'origine.

Être un traitre heureux suppose qu'on se libère de la culpabilité de ne pas pouvoir sauver ses parents, mais cela passe aussi par le chemin de la reconnaissance. Car, un traître, ce n'est pas un renégat. Il est indispensable de reconnaître ce qu'on a reçu de notre famille, ce que notre famille nous a apporté, malgré ses manquements, ses défaillances.

Tout cela nous permet de grandir. Pour grandir de manière éthique, pour que les trahisons soient véritablement libératrices, salutaires, on doit opérer aussi d'autres changements dans notre position vis-à-vis de la famille d'origine.

GRANDIR, C'EST SOLDER LES COMPTES NON SOLVABLES

Reconnaître que les parents ne nous doivent plus rien désormais. C'est-à-dire ne plus revenir sur les défaillances parentales, ni sur les carences de notre enfance. Ne plus attendre l'impossible, ne plus espérer de manière naïve que les parents puissent nous apporter un jour ce qu'ils n'ont pu nous donner jusqu'à présent. Réclamer un dû nous inscrit dans une logique de droit destructeur. En un mot, il s'agirait de ne plus rien attendre, de ne plus rien espérer d'eux. Il s'agit d'un véritable travail d'exonération qui permet de sortir de la position infantile.

La deuxième : reconnaître ce qu'on a reçu, plutôt que de rester le regard fixé, rivé sur nos manques. On reçoit des générations passées bien plus qu'on ne l'imagine. Commencer à identifier ce qui nous fut transmis structure notre identité et construit des identifications positives.

La troisième : reconnaître que nous n'avons pas de comptes à demander aux générations passées, sur ce qu'ils font, disent, sont, ou sur ce qu'ils ne peuvent pas faire, ne veulent pas, ne sont pas…

Par rapport à la question du couple, en quoi est-ce important ?

D'une part, il est clair que le couple peut constituer un des lieux privilégiés qui permet de mettre en œuvre ces trahisons nécessaires, et cette exonération. C'est un lieu propice pour continuer à grandir.

D'autre part, si on ne solde pas ses comptes, on va faire peser sur le couple, le compagnon, la compagne, des attentes impossibles, en lui demandant de venir réparer, combler des ▶

manques de l'enfance. Si on reste dans une logique de règlements de comptes vis-à-vis de sa famille d'origine, on risque d'importer dans son couple cette logique, alors que l'exonération, ou le fait de solder ses comptes permet de démarrer une vie de couple sans trop d'arriérés.
Ainsi solder les comptes avec ses parents libère et peut consolider le couple.
Mais cela inévitablement le met à l'épreuve et génère des conflits dans le couple. Car, les deux partenaires ne vont pas transformer au même rythme leurs loyautés filiales, ils ne vont pas évaluer de la même manière la nécessité, l'urgence de le faire.

LA SPÉCIFICITÉ DES LOYAUTÉS DANS UN COUPLE LA FRAGILITÉ DU LIEN ÉTHIQUE DANS LE COUPLE

En réalité, dans aucune autre relation familiale, l'éthique n'est aussi fragile que dans un couple. Si l'asymétrie entre dons et dettes constitue le lien transgénérationnel, cette même asymétrie représente un risque suprême, maximal pour un couple. Si les dons et les dettes ne s'équilibrent pas tant soit peu dans un couple, cela génère de la souffrance, et ruine les fondements du couple.
L'amour ne résistera pas à un sentiment d'injustice : j'en fais plus que lui, qu'elle ; à un sentiment de non reconnaissance : il, elle ne se rend pas compte de ce que je fais pour lui, pour elle, pour la famille ; à un sentiment d'ingratitude : il/elle me paye mal en retour, il/elle me parle mal, est toujours en colère.
Mais l'équilibre est rendu difficile par plusieurs facteurs.
Tendance à trop donner, à mal donner.
D'une manière qui peut paraître étonnante, le don peut être un piège. Le don est au service du lien, mais il peut aussi le ronger, le consumer, le détruire. Trop ou trop peu, pas au bon moment, il n'est pas facile de « *tomber juste* ».
C'est souvent un mouvement irrépressible vers l'autre. On aime donner. Et c'est souvent considéré comme une preuve d'amour. Mais cela peut faire peur, peut étouffer.
Le don, il n'y a pas de doute, nourrit, remplit aussi bien celui qui donne que celui qui reçoit. C'est un geste qui grandit. Pour E. Levinas, « *Donner, c'est donner à l'autre la possibilité de désirer.* » Mais dans un couple, c'est un geste à la fois nécessaire mais à la fois risqué et qu'il faut pouvoir peut-être mesurer.

« L'éthique, c'est cette interrogation constante sur ce que je dois à l'autre pour le respecter et ce que je me dois à moi-même pour me respecter. »

Dans un couple, le don n'engendre pas nécessairement de loyauté.
Les dons et les dettes, aussi intenses soient-ils, ne suffisent pas à garantir la durée d'un couple. Au nom des dons, on ne peut rien exiger de l'autre.
Les dons échangés aussi importants soient-ils ne génèrent pas nécessairement un sentiment de dettes, on peut avoir beaucoup reçu de sa femme, de son compagnon et pour autant partir quand cela devient trop difficile, quand la relation n'évolue pas. Les échanges d'un couple ne produisent pas forcément de loyautés respectives. Rien n'est jamais garanti. Au regard de ses dettes, celui qui part ne se sent pas retenu. Ni les dons, ni les dettes, ne parviennent à obliger un partenaire envers l'autre.
La difficulté du recevoir.
Il s'avère souvent que donner est plus facile que recevoir. Recevoir peut-être vécu comme un risque : c'est un geste plus difficile qu'il n'y paraît, cela nous rend redevables, nous met à la merci de… Mais surtout, recevoir nous interroge sur nous-mêmes, sur la valeur que nous nous accordons à nous-mêmes : « *Moi qui ai le sentiment que je ne vaux rien, suis-je digne d'un tel don ?* » « *Est-ce que je mérite un tel cadeau, un tel amour, la confiance de cet homme ?* » Recevoir suppose une bonne image de soi, une identité suffisamment solide. Recevoir peut être vécu comme une menace pour son identité propre, comme une intrusion de l'autre sur son territoire propre, comme une violation du corps. Ce geste peut troubler la perception de ses propres contours psychiques, et physiques.
Pour recevoir il faut s'ouvrir, et cela représente une véritable menace pour son intégrité. Recevoir dans l'intimité, c'est recevoir une partie de l'autre : « *Que puis-je en faire ?* » « *Comment ne pas me sentir*

envahi ? » Cela peut être vécu comme une mise en péril de son individualité, on se sent engagé, on a peur d'y perdre sa liberté.
Ne rien accepter fragilise le lien, l'empêche de se déployer, le fige. En ne recevant pas, j'empêche l'autre de donner, je le prive de cette manière de s'accomplir, de se réaliser, en quelque sorte je l'affaiblis.
Ainsi la manière de recevoir influence directement l'évolution du lien. Dans la séquence « *donner, recevoir, rendre* », si j'accepte mal de recevoir, je peux stopper le mouvement.
L'aptitude, la capacité à recevoir est pivot dans la relation affective. Si on ne peut recevoir, les liens se fragiliseront.
Aimer, c'est peut-être avant tout donner à l'autre la possibilité de donner. La générosité consisterait alors moins à donner qu'à accepter de recevoir ce que l'autre donne.

UN ÉQUILIBRE PARADOXAL

Dans un couple, l'équilibre ne va pas s'instituer dans un jeu de donnant-donnant, mais au cours de séquences inégales où chacun donnera tour à tour ce qu'il peut donner, séquences qui s'étaleront dans le temps.
Les dons et les dettes s'équilibreront quand les besoins des deux partenaires seront pris en compte, quand chacun se sentira reconnu dans ce qu'il est.
Quand chacun parviendra à se décentrer pour tenir compte des besoins de l'autre.
Dans un couple, la dimension temporelle est importante, car c'est l'alternance de séquences inégales qui vont construire l'équité. On ne peut viser dans un couple une égalité arithmétique permanente, cela impliquerait des calculs infernaux ! Inévitablement, l'un, à un moment donné, plus en forme, plus enthousiaste, plus disponible, en fera davantage, contribuera plus activement au bien-être du couple. Tel aime cuisiner et passera plus de temps devant les fourneaux. Tel autre aime les voyages et entraînera davantage le couple vers des découvertes. Tel consacrera plus de temps à la décoration de la maison, tel autre apportera avant tout du confort matériel. L'un donnera du temps, l'autre apportera sa gaieté, sa bonne humeur.
Ce qui s'échange, n'est pas du même ordre, n'est pas ▶

↑ La dimension temporelle est importante car c'est l'alternance de séquences inégales qui va construire l'équité.

comparable, ce qui ne facilite pas le sentiment d'équilibre. Une femme en fera plus pour le « *care* »; ce qui est aussi une manière de se réaliser dans son identité. L'homme en ramenant un salaire aura, encore, l'impression qu'il apporte ce qu'il doit apporter. Ce qui est important, c'est d'y trouver son compte, sur le plan identitaire, existentiel.

L'équilibre se construit sur ces échanges incessants, sur ces dons réciproques, qui permettent à chacun d'« *y trouver son compte* ». Le respect s'institue au fur et à mesure que se met en place le « *pouvoir compter sur l'autre* », quand on éprouve la force réelle de la présence de l'autre, et qu'on parvient à répondre présent à l'autre. Il est important que chacun puisse, à tour de rôle, servir de point d'appui pour l'autre. Et, contrairement à ce qu'il se passe dans la relation parents-enfants, la dissymétrie entre ce qui est donné et ce qui est reçu ne doit être que provisoire, temporaire, réversible à tous moments, si elle devient la règle de fonctionnement, cela génère une souffrance intolérable.

REVENIR AUX FONDAMENTAUX

Finalement, peut-être que la meilleure façon de maintenir les familles d'origine à une juste distance, c'est de prendre la mesure des fondamentaux autour desquels un couple se consolide. Renforcer les bases d'un couple lui permettra aussi de ne pas se déchirer si belle-maman a une fâcheuse tendance à s'imposer au déjeuner du dimanche, si beau-papa insiste pour montrer encore et encore ses photos de vacances. En fait, l'équilibre d'un couple se joue, se noue autour de trois éléments clefs : la question de la reconnaissance, qui implique le niveau identitaire et existentiel ; la question de la confiance, qui implique le niveau ontologique de chaque partenaire ; la question du respect qui implique le niveau éthique de la relation.

La question de la reconnaissance. Dans un couple, l'enjeu identitaire est très central, mais quel exercice difficile ! Là aussi, tout commence mal, ou plutôt de travers.

Dans la rencontre amoureuse, on s'éprend et on se méprend en même temps. On pense aimer l'autre mais au fond c'est quelqu'un d'autre qu'on aime à travers lui. Les méprises sont inévitables. Je suis en partie invisible à moi-même ; par exemple, sur le plan corporel, je ne peux voir mon dos, mon visage que dans le reflet d'un miroir ou dans le regard de l'autre. « *L'homme est miroir pour l'homme c'est l'autre qui me donne mon visage* » écrit M. Ponty et qui me révèle une part de cet invisible que je porte. C'est autrui qui atteste que cette part lui est visible. Par son regard, il me la restitue. C'est cette assurance d'être soi, ainsi acquise dans le couple, qui en constitue une assise précieuse. Le sentiment d'exister prend corps alors en soi, s'enracine.

Mais le regard de l'être aimé peut nous révéler à nous-mêmes, ou au contraire nous clouer au pilori. Il peut être aussi bien éveil de la princesse au bois dormant, sous la magie du baiser du prince charmant, que poison ravageur de la pomme offerte par la sorcière à Blanche Neige.

Dans leurs regards croisés l'aimant-l'aimé s'éveillent mutuellement ou se tuent. Quand le regard de l'autre nous place là où nous ne sommes pas ou pas encore ; quand il nous enferme là où nous ne voulons pas, ne voulons plus être ; quand il nous coupe de nous-mêmes en nous plaçant là où nous ne pouvons ou ne voulons nous reconnaître, alors là un véritable jeu de massacre identitaire risque de s'installer. Quand le partenaire fait de l'invisible de l'autre seulement le champ de ses projections, de ses fantasmes, de ses propres désirs, la relation devient aliénation.

Dans le couple, la frontière entre

↓ Dans leurs regards croisés l'aimant-l'aimé s'éveillent mutuellement ou se tuent.

ces deux versants est bien subtile, fluctuante, on peut glisser facilement de l'un à l'autre; jusqu'à un certain point, cela reste réversible.

Le couple, c'est à la fois ce lieu spécifique qui peut permettre à chacun de prendre le risque d'être soi-même; mais, c'est aussi le lieu où le lien peut se transformer en acide susceptible de ronger la part la plus intime de soi.

On accède au versant positif, quand on parvient à regarder l'autre pour ce qu'il est, et pas comme celui qu'on voudrait qu'il soit. En fait, il s'agit ni plus ni moins de reconnaissance.

E. Levinas disait: « *La reconnaissance égalise ce que l'offense a rendu inégal* ». Mais ce mot de reconnaissance est galvaudé, il a perdu un peu de son épaisseur, à force d'être utilisé à tort et à travers.

La reconnaissance ne s'institue pas d'un coup de baguette magique mais répond à un véritable processus. Elle exige un véritable « *parcours de la reconnaissance* ». P. Ricœur nous le décrit et je le réinterprète à ma manière.

D'abord, on a besoin d' « *être reconnu* »: on est alors dans une certaine position passive, dépendante (niveau 1 de la reconnaissance). J'ai besoin que l'autre atteste qui je suis.

Puis, il s'agit de « *reconnaître l'autre* », ce qui se réalise dans un mouvement actif vers l'autre (niveau 2). Je dis à l'autre comment je le vois.

Cela permettra la reconnaissance réciproque: « *Se reconnaître mutuellement* » qui est de l'ordre de l'altérité (niveau 3). La reconnaissance mutuelle: l'un, l'autre; l'un par, pour l'autre, ce n'est pas l'un est l'autre. La réciprocité ne va pas de soi, mais elle est féconde. Car il y a une véritable simultanéité de la reconnaissance existentielle: quand on reconnaît autrui comme existant, vivant, on se sent soi-même exister, vivre. Cette reconnaissance n'est pas soumission: « *Le visage qui me regarde, m'affirme* ».

Bien sûr, tous ces niveaux sont liés au « *se reconnaître soi-même* » (niveau 4). En me reconnaissant comme auteur de mes paroles, acteur de mes actes, quand je suis comptable de mes actes, c'est en m'inscrivant dans ma responsabilité que mon identité se structure. C'est par la dimension éthique que j'accède à la reconnaissance de ce que je suis. Et chose extraordinaire, plus on se sent reconnu, plus on est reconnaissant. C'est ainsi que la boucle est bouclée, les comptes loin d'être mesquins nous conduisent vers la gratitude, vers la possibilité de la bonté. En parvenant à être comptable de ses actes, je me reconnais moi-même et je suis plus enclin relationnellement à être plus reconnaissant, c'est-à-dire à faire des comptes moins mesquins. *La question de la confiance*. De la reconnaissance à la confiance il n'y a qu'un pas: « *Reconnaître autrui, c'est croire en lui.* » E. Lévinas. C'est en traversant ce parcours de la reconnaissance que la confiance s'installe: elle se tisse quand l'autre nous aide à trouver en nous de l'assurance, à développer une certaine estime de soi, à trouver et prendre notre place, en un mot quand il nous permet d'avoir confiance en nous.

Plus le partenaire m'aide à devenir moi-même, à réaliser ce qui est bon pour moi, à ▶

« Il est important que chacun puisse, à tour de rôle, servir de point d'appui pour l'autre. Et, contrairement à ce qu'il se passe dans la relation parents-enfants, la dissymétrie entre ce qui est donné et ce qui est reçu ne doit être que provisoire, temporaire, réversible à tous moments, si elle devient la règle de fonctionnement, cela génère une souffrance intolérable »

aimer ce que je suis, plus se tisse la confiance. La confiance mutuelle, c'est cette force qui circule entre les partenaires, quand chacun parvient à croire en l'autre, croire en son devenir possible, car en tant qu'être humain nous sommes toujours davantage que ce qu'on est, et que ce qu'on fut. Que quelqu'un croie en nous, c'est déjà un cadeau, mais qu'il puisse nous aider à croire en nous-mêmes, c'est magique. La confiance mutuelle sert d'écrin à l'accomplissement de soi, et nous permet d'accéder au plaisir d'être soi, en dévoilant le meilleur de nous-mêmes. Faire confiance c'est faire advenir tout un potentiel inexploré, c'est permettre à l'autre de se surprendre lui-même. La voilà la quadrature du couple : les deux « *Je* » en accédant à leur singularité la plus irréductible, renforcent le nous, au cœur d'un dialogue permanent. La confiance est sans doute une des choses les plus indispensables au couple, mais une des choses les plus difficiles à mettre en place. La confiance, c'est une attitude d'ouverture qui se rapproche du don. La confiance, longue à installer, peut s'évanouir en un seul geste ! Pour Kant, la confiance s'élabore à partir de notre capacité à tenir nos promesses, dans la force morale et impérative de la parole donnée. « *Je te promets* » suppose que « *Tu me promets à ton tour* ». La confiance implique la réciprocité.

Dans un couple, la confiance ne se limite pas à la fidélité sexuelle, elle se tisse quand on conforte l'autre dans son être profond, mais plus encore quand elle l'aide à tenir les promesses qu'il s'était faites à lui-même.

Voir l'autre, ce n'est pas le connaître. Sa réalité nous déborde sans cesse. Le mythe de Psyché (voir encadré ci-contre) nous suggère qu'il y a toujours à défaire l'image qui s'impose, dans un effacement qui évite ainsi tout risque d'enfermement ontologique. L'invisible est peut-être une garantie contre la tentation de l'objectivation de l'aimé. Reconnaître l'insaisissabilité de l'autre, ne pas être tenté de l'emprisonner dans un regard qui peut figer, tuer sa singularité, c'est peut-être cela aimer, d'un amour qui élève l'autre tout en nous élevant nous-mêmes.

« *C'est en faisant autrui non seulement inaccessible, mais invisible pour moi que je garantis son altérité et que je sors du solipsisme* » E. Lévinas. Le jeu du visible et de l'invisible noue l'intrigue de la relation amoureuse. Reconnaître, ce n'est pas enfermer l'autre dans une connaissance, c'est re-connaître sans cesse autrement. Il y a ici un contresens à éviter. La reconnaissance se fait à l'épreuve de la méconnaissance. Ne

LA QUESTION DU RESPECT

Eros et Psyché : on ne connaît jamais l'autre !

Psyché, comment diable s'est-elle acoquinée avec Eros ? Elle serait la fille d'un roi. Ses deux sœurs sont déjà mariées. Psyché est, quant à elle, d'une beauté plus qu'humaine. On vient l'admirer de partout, mais personne n'ose l'épouser tant sa splendeur effraye les fiancés. Désespéré, son père interroge l'oracle, qui lui répond : « *Revêts Psyché de ses atours de mariée, expose-la au sommet de la montagne ; là, un monstre horrible viendra en prendre possession* ». Tous sont terrifiés mais obéissent.

Laissée seule, Psyché se désole sur son sort, quand soudain elle se sent enlevée par le vent et emportée dans les airs qui la posent délicatement dans un jardin extraordinaire, près d'un palais magnifique. Là, épuisée par tant d'émotions, Psyché s'endort. Au matin, elle se lève pour chercher le mari annoncé par l'oracle, elle ne voit personne. Le deuxième soir, émerveillée mais intriguée, elle se couche. Aussitôt, elle sent auprès d'elle une présence, c'est son mari. Celui-ci lui dit qu'il est impossible qu'elle le voie. « *Si tu me vois, tu ne me verras plus* ». Le voir, ce serait le perdre. Finalement ce mari anonyme ne semble en rien monstrueux. La vie s'écoule ainsi, pleine de bonheurs pendant plusieurs semaines.

Mais Psyché se languit de sa famille et a envie de les rassurer sur son sort. Elle supplie tant et tant son mari qu'il accepte de la laisser retourner vers ses parents quelque temps. Jalouses du bonheur de Psyché, ses sœurs perfides et sournoises parviennent à la convaincre de transgresser l'ordre du mari. Dès son retour, elle prend une lampe pour voir Eros endormi près d'elle. Toute à son admiration devant ce superbe amour, elle fait tomber sur lui une goutte d'huile. Il se réveille. La sentence tombe : « *Si tu me vois, tu ne me verras plus.* » Elle est chassée de ce véritable paradis.

N'étant plus protégée par Eros, elle subit bien des épreuves, notamment de la part de la mère d'Eros – Aphrodite – dépitée de la voir si jolie. Un jour, elle tombe endormie dans un sommeil magique. De son côté, Eros ne parvient pas à l'oublier. Quand il la découvre ainsi, il la réveille et demande à Zeus l'autorisation de l'épouser. Elle lui est accordée et Aphrodite pardonne. Psyché et Eros peuvent enfin filer le parfait amour.

La morale de ce mythe : « *Si tu me vois, tu ne me verras plus* », un véritable jeu de cache-cache prélude à l'amour, dans une étonnante articulation du visible et de l'invisible. Tout se passe comme si une certaine forme de regard était une entrave à la relation amoureuse. Le regard, qui prétend connaître l'autre, notamment, serait-il dangereux ? En fait, l'amour ne doit pas nous laisser supposer qu'on connaît l'autre, même dans cette intimité où on pense se comprendre sans avoir besoin de se parler, l'autre reste toujours un inconnu, une énigme. ■

croyons jamais qu'on a un pouvoir sur celui ou celle que l'on a reconnu(e), qu'on a aidé(e) à devenir soi.
La rencontre éthique, c'est quand j'accepte de découvrir l'autre au-delà de ce que je crois connaître de lui, quand je le laisse faire effraction dans mes représentations, quand il fait éclater les images que je me suis faites de lui, à ce moment-là le visage est parole. Je l'accueille dans son altérité, dans son étrangeté.
C'est cet inconnu de l'autre qui constitue le lieu de sa dignité, de sa créativité, de sa liberté la plus fondatrice. Accueillir cette altérité, cette étrangeté, c'est respecter la singularité la plus irréductible de l'autre. C'est au fondement de la rencontre éthique.

PRENDRE DU PLAISIR AU PLAISIR DE L'AUTRE

En conclusion, Milton Erickson nous ouvre une piste intéressante. Il résume parfaitement les différentes étapes et évolutions possibles d'un couple, évoque quatre sortes d'amour.
La forme infantile : « *Je m'aime moi* » ; l'étape suivante : « *Je m'aime en toi. Je t'aime parce que tu es mon frère, ma mère, mon père, ma sœur, mon chien. Le moi en toi.* » Puis vient l'amour adolescent : « *Je t'aime parce que ta façon de danser me plaît ou ton intelligence me plaît.* » Enfin, l'amour adulte s'exprime comme ça : « *Je veux t'aimer, te chérir et je voudrais te voir heureux car mon bonheur est ton bonheur. Plus tu es heureux, plus je le suis. Je trouve mon bonheur dans le tien.* » La maturité de l'amour, c'est l'aptitude à prendre plaisir de la jouissance de l'autre. Et c'est réciproque. Dans une union réussie, vous trouvez un peu de « *Je m'aime moi* », une part de « *Je m'aime en toi* », puis l'adolescent qui subsiste en moi se complaît dans tes extraordinaires qualités. Mais pour finir, il faut un pourcentage très important de plaisir de voir l'autre heureux. Il ne suffit pas d'aimer la cuisine de votre femme, vous devez aussi aimer sa joie de faire la cuisine.[2]
N'est-ce pas ainsi que pourrait se résumer l'éthique que l'on peut viser dans un couple : prendre plaisir au plaisir de l'autre ? Parvenir à se réjouir de ce qui réjouit l'autre, n'est-ce pas le plus beau cadeau qu'on puisse faire à celui ou celle qu'on aime ? À ce moment-là, peut-être peut-on accueillir plus sereinement belle-maman, cela fait tant plaisir à sa chérie. D'un autre côté, belle-maman rassurée par la belle évolution du couple aura peut-être moins besoin de venir contrôler et ira déjeuner avec ses copines ! ■

[2] « *Changer les couples* », Conversations avec M. Erickson, ESF, 1997.

La parole est à vous !

À la suite de l'intervention de Nicole Prieur, la parole a été donnée au public.

Peut-on solder ses comptes dans le célibat ?
Un célibat ce n'est pas être seul. Si c'est dans l'altérité qu'on se découvre, à un certain moment, il est nécessaire de se retrouver soi-même. Le célibataire peut être moins dépendant de la reconnaissance des autres. Il ne s'agit pas de trahir pour trahir : il s'agit de trahir pour ne plus se trahir soi-même. Si le célibat est une façon de ne pas se trahir, s'accomplir, alors pourquoi pas, à partir du moment où ce n'est pas une fuite, une résistance à autre chose.

Quelle différence y a-t-il entre loyauté et fidélité ?
On peut être désobéissant et fidèle. Trahir vient du verbe « *tradere* » passer d'un camp à l'autre – « *tradere* » a aussi donné tradition. Être soi, c'est être en tension entre la trahison (passer dans un autre système de valeurs) et la tradition. La loyauté me lie sur un plan éthique et symbolique à ma famille (devoir moral). Je peux être loyal(e) tout en étant infidèle aux valeurs qu'elle m'a transmises. Derrida parle d'infidélité fidèle. La loyauté, c'est de répondre aux attentes.
Je peux désobéir parce que je ne suis pas devenue ingénieure, mais être loyale en rendant à mes parents le service dont ils ont besoin. Quand on renonce à soi en tant qu'enfants parfaits, on renonce à soi en tant que parents parfaits. La souffrance vient de ce qui n'est pas advenu. Ce qui nous fait souffrir, c'est ce qu'on continue à attendre. Renoncer à attendre de ses parents, se réconcilier et accepter les manques de sa famille apaisent largement.

Comment sortir du cercle loyautés-addictions ?
« *Dans notre famille, c'était la seule façon pour montrer qu'on s'aimait* ». C'est difficile de couper la répétition là. Ça m'a beaucoup questionnée. Ce que je constate effectivement, c'est que souvent, quand un parent a été défaillant et qu'on a le sentiment d'être en manque, on va s'affilier aux symptômes du parent : c'est une manière de rester proche. Si je deviens alcoolique, quelque part je vais être son fils, je reste proche de lui, je le porte en moi. La loyauté c'est « *je n'ai pas à ressembler à mon père* », « *je peux ne pas ressembler à mon père, et pourtant l'aimer* ». On peut être en désaccord avec ses parents pour plein de raisons et pourtant les aimer : cela ne s'oppose pas. ■

Bénédicte Maufrais,
à partir des notes de Maëlle Challan-Belval et de Caroline Kruse

Nicole Prieur
www.parolesdepsy.com